

La littérature et la Bible

Naïm Kattan

Numéro 182, janvier–février 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17881ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kattan, N. (2002). La littérature et la Bible. *Spirale*, (182), 5–5.

LA LITTÉRATURE ET LA BIBLE

JE LIS la Bible en hébreu, et à chacune de mes lectures, je suis ébloui par la simplicité, la limpidité du texte. Puis je reviens, je m'arrête à chaque mot et le sens m'apparaît alors multiple, m'échappe (je m'en tiens ici à ce qui est désigné dans la nouvelle traduction par *Alliance* et dans d'autres par *Ancien Testament*). J'ai alors recours aux commentaires, errant dans une forêt où l'histoire rejoint l'intimité de l'être. Je retourne au texte; il est aussi limpide qu'à la première lecture mais chargé alors de tout le poids du passé et de la vie présente. J'y perçois une équivalence entre le mot et la chose. Le mot retentit, résonne, et la chose se métamorphose, se déplace dans le temps.

La Bible est un livre de lecture, celle de civilisations, qui, à première vue, peuvent sembler archaïques, voire désuètes, mais qui, quasi miraculeusement, nous rejoignent, s'inscrivent dans le temps.

Pour le Juif que je suis, ce livre est d'abord celui d'une alliance entre Dieu et l'homme. Celui-ci est désigné, choisi pour le service de son Créateur, c'est-à-dire l'obéissance à la Loi, la Parole qu'il a la charge de transmettre. C'est un livre de confiance, autrement dit de foi. Un livre de liturgie. Aussi existe-t-il en français des traductions rabbiniques, catholiques et protestantes. Or, ce livre, qui fut suivi de l'Évangile et du Coran, projette une présence tellement riche que ni croyants ni non-croyants ne peuvent faire l'économie de sa lecture. Les civilisations qu'il décrit, en les dénonçant le plus souvent, se prolongent aujourd'hui sous des formes différentes avec les mêmes excès, les mêmes crimes et les mêmes horreurs. Le Livre nous enseigne aussi qu'il existe des contreparties à la barbarie : la responsabilité envers le prochain, l'amour, la compassion.

Ceux qui ont confiance, qui croient, qui sont habités par la présence de Dieu, ont l'impression que le Livre leur appartient, qu'il leur est destiné. Aussi, l'intimité de leur lecture, sa réitération, donnent son sens à la prière.

La nouvelle traduction respecte ces données, mais cherche à ne pas faire du Livre un privilège réservé à un groupe. Car la Bible ne concerne pas seulement ceux qui y adhèrent et y trouvent sens, quelle que soit la langue utilisée, car il réside déjà dans leur esprit. Dans cette entreprise, il s'agit du mariage entre l'expert, le lecteur dans la langue d'origine, et l'écrivain qui ignore cette langue mais la reçoit dans sa nudité, cherche à la rendre accessible à tous, croyants et non-croyants, sans trahir le sens et sans l'embellir, en s'efforçant de le rendre proche du lecteur d'aujourd'hui.

Le texte demeure. Il est là, l'ultime recours. Mais là encore, on n'en finit pas de débattre de chaque syllabe, voire de chaque lettre. Durant

cinq siècles, les auteurs du Talmud n'ont cessé de débattre du sens, et aujourd'hui, les talmudistes poursuivent ce débat infini. La permanence du texte s'affirme dans la continuité et la multiplicité de ces lectures.

La nouvelle traduction accepte cette profusion, elle en fait son emblème. Elle reconnaît l'exigence première qu'est le respect du texte. Ni adaptation, ni manipulation, car la tentation est grande d'y céder. Ensuite, en conjonction avec la lecture initiale, un regard candide d'écrivains qui possèdent une langue, le français, la respectent et la mettent au service du texte.

On peut, toutefois, être surpris par tel ou tel terme qui s'oppose à des traductions précédentes. On peut comparer celles de Grosjean, de Dhorme, de Chouraqui avec celles qui nous sont proposées. Je peux, pour ma part, donner des exemples de mes désaccords. Ainsi, dans *Genèse* (*Premiers* dans cette traduction), Esaü parle de son « droit d'aînesse ». Or, le texte hébreu se résume à « aînesse » ; le terme « droit » est ajouté dans la traduction. Dans le texte hébreu, l'aînesse n'apparaît pas comme un droit



La cité d'Utop de François Hébert, 1982

DR

mais comme un fait naturel. Des droits peuvent en découler, mais il ne s'agit pas d'un concept préalable. Dans *Rois*, 1,1. « On cherche dans tout Israël une belle jeune fille. On trouve Avishag la Shounamite. On l'amène au roi. La jeune fille est parfaitement belle. Elle soigne et sert le roi mais il ne la possède pas ». Or, dans le texte, « vehamelekh lo yéda'a », « et le roi ne l'a pas connue », il n'est pas question de possession mais de connaissance. L'acte sexuel n'est pas une possession mais une connaissance. Il n'implique pas une hiérarchie.

Je pourrais continuer, mais je crois qu'un tel exercice finirait par apparaître hors contexte. Cette traduction n'a pas pour but de traquer le sens et toute insistance sur l'étymologie me semble sinon abusive, du moins, superflue. Il ne s'agit pas ici d'une traduction liturgique et encore moins étymologique ou scientifique.

Une traduction est en même temps lecture, découverte et réitération, et toute lecture s'inscrit dans un espace et un temps. Comment lire la Bible aujourd'hui? On peut la confiner à l'His-

toire, à une croyance, à une doctrine. On peut aussi, en tenant compte de tous ces éléments, la présenter comme une source de compréhension du monde, du réel tel que nous le vivons.

Qui mieux qu'un écrivain peut s'appliquer à déceler les énigmes et les complexités du réel? Justement, la grande trouvaille de cette entreprise fut de faire appel aux écrivains. Frédéric Boyer, son maître d'œuvre, le dit très bien dans sa préface : « Cette traduction est aussi née d'une conviction sur la littérature. La littérature n'est ni un ornement ni un alibi. C'est une forme d'action sur la production des textes comme elle l'est sur les personnes. C'est une force de contradiction, de déplacement et de jeu. Être ainsi disposé envers la littérature assure à la Bible une nouvelle réception dans notre culture. La Bible elle-même ne se réduit pas à un "beau livre". Elle n'est ni facile ni toujours agréable à lire. Et cette résistance est peut-être sa vraie dimension littéraire. »

Depuis quelques années, le marché de l'édition exige de plus en plus que les écrivains soient rentables. C'est la course à la vente. Tout est mis en œuvre pour la stimuler : publicité, prix, promotion médiatique. Cela a fini par atteindre le contenu des livres, la littérature dans sa substance. D'où la profusion de crudités sur le sexe et la violence. Des romans qui ne sont, en fait, que des objets de consommation offerts au plus grand nombre, se déclarent appartenir à la littérature. Quand ils ne recourent pas au simple divertissement, nombre d'auteurs réduisent le réel à l'insignifiant et à l'éphémère. Or voici que des écrivains sont appelés à une lecture de l'essentiel, à une découverte du Livre. Ceux qui ont répondu à l'appel ne sont ni porteurs d'une mission ni au service d'une cause. Ils prennent la littérature au sérieux et, à partir de l'essentiel, affirment la raison d'être de leurs écrits.

Cette traduction n'est pas une simple astuce de mise en marché. C'est bel et bien une tentative de réhabilitation de la littérature, un rappel de sa présence. En revenant à l'essentiel, les écrivains reviennent humblement au texte. Ils parlent ou repartent en quête du sens. Le texte est là, mais le sens est également un acte de lecture. À partir d'un texte connu, disponible au plus grand nombre, des écrivains se sont embarqués dans une recherche qui est d'abord un mouvement. Pour être perçu, tout sens nécessite une lecture, c'est-à-dire une altérité. Il est donné, mais il est aussi reçu. Il est passage.

Je lis cette traduction dans la multiplicité de ses facettes, tel un livre d'aujourd'hui. Pour en ressentir la permanence, je peux toujours revenir à l'original. Mais je suis heureux que d'autres puissent, à leur manière, éprouver cette présence infinie.

NAÏM KATTAN